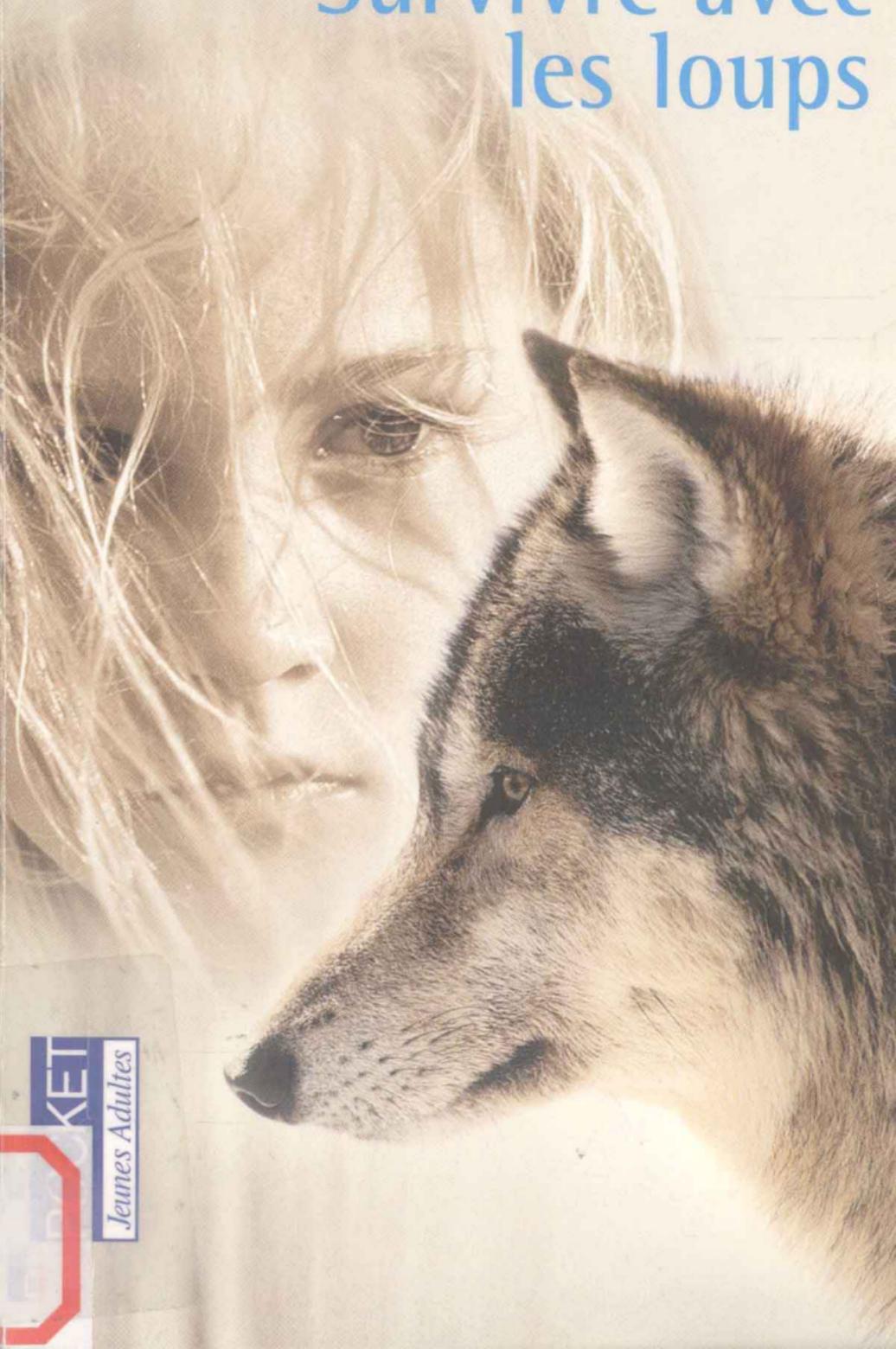


# MISHA DEFONSECA

## Survivre avec les loups



## TABLE

Préface de l'éditeur .....	11
1. Un fantôme de bonheur .....	13
2. La dame en noir .....	29
3. La boussole .....	51
4. Vers le soleil levant .....	71
5. À l'est de l'Est .....	103
6. Cœur de loup .....	119
7. La haine .....	131
8. Le pays de la mort .....	143
9. Varsovie .....	157
10. Mère loup .....	175
11. Tuer .....	187
12. Malka et Misha .....	193
13. Retour à l'ouest .....	217
14. Un bateau pour l'Italie .....	227
15. Où vas-tu, petite ? .....	239
16. Prison .....	253
17. Pour l'amour de Jimmy .....	265
<i>Remerciements</i> .....	271
Postface de l'éditeur .....	273

SURVIVRE AVEC LES LOUPS

江苏工业学院图书馆

藏书章

## **L'auteur**

Mariée et mère de famille, **Misha Defonseca**, âgée d'une soixantaine d'années, est française et vit actuellement près de Boston. Le récit de sa quête dans une Europe à feu et à sang a bouleversé des milliers de lecteurs.

**Misha Def**

avec la collaboration de Véra Lee

**SURVIVRE  
AVEC LES LOUPS**

De la Belgique à l'Ukraine  
Une enfant juive à travers l'Europe nazie  
1941-1944

*Adaptation de Marie-Thérèse Cuny*

**ROBERT LAFFONT**

**Titre original :**  
***MISHA***  
***A Mémoire of the Holocaust Years***

**Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : mars 2004.**

**© Misha Defonseca, Vera Lee, Mt. Ivy Press, 1997**  
**© Éditions Robert Laffont, 1997 pour la traduction française.**  
**© 2004, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,**  
**pour la présente édition.**

**ISBN : 978-2-266-14174-1**

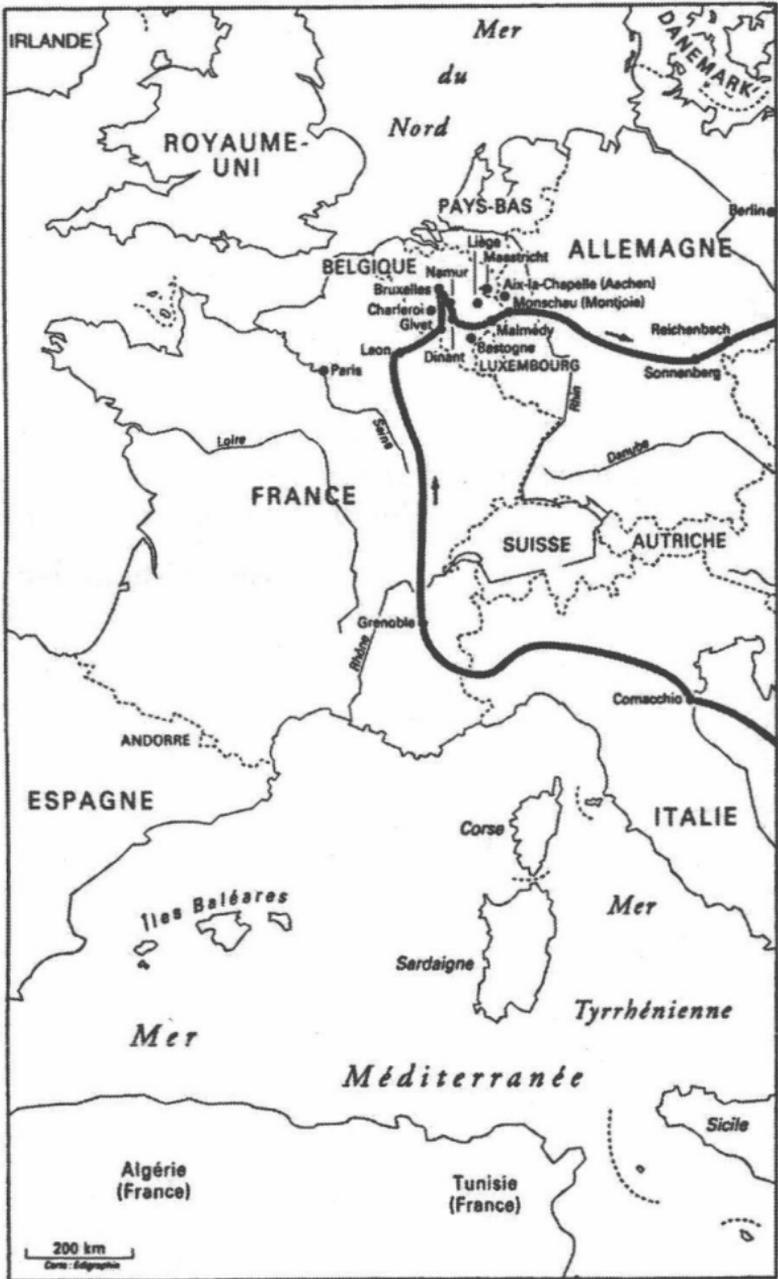
Ce livre est dédié à la mémoire de mon chien Jimmy.

J'aime tous les animaux du monde, mais Jimmy tenait une place particulière dans mon cœur.



*La mémoire est la source de la libération, et  
l'oubli est la racine de l'exil.*

**Ba'al Shem-Tov**



Mon périple représente en droite ligne sur cette carte environ 3 335 kilomètres. Au début, je devais marcher entre 15 et 20 kilomètres par jour. Par la



suite, avec l'endurance, en marchant six heures je pouvais certainement parcourir 30 kilomètres quotidiennement.



## Préface de l'éditeur

Si c'était un roman, on s'écrierait sans doute : « Quelle tension dramatique ! quel art du suspense ! quelle idée originale, inédite, d'avoir imaginé une gamine de sept ans, seule, en butte à un monde aussi hostile ! Heureusement, l'histoire finit bien... »

Mais ce récit autobiographique n'a rien d'une fiction. Il est vrai de bout en bout. Et c'est justement cette vérité qui en fait un livre à part. Inédit, oui. Cependant l'intérêt du livre ne réside pas là. Plus on avance dans la lecture, plus on acquiert l'intime conviction qu'on *doit* croire à l'incroyable. Oui, après quatre années d'errance solitaire sur plus de 3 000 kilomètres, de la Belgique à l'Ukraine, la petite Misha s'en est sortie, finalement. Mais après combien d'épreuves ?

En « marchant pour retrouver son père et sa mère, toujours vers l'est », entre mai 1940 et 1944, elle a compris les paroles du grand-père qui lui avait fait cadeau de sa boussole : « Il faut fuir les humains. » C'est donc avec les loups des forêts allemandes qu'elle a appris à survivre – « *L'animal partage, pas l'humain* » – toujours en quête de ses parents, et par-

delà, de son identité. Après bien des années elle a appris à se camoufler, à essayer de passer inaperçue aux yeux des autres, et, grâce à l'écriture, à surmonter le traumatisme, l'inexplicable, l'inexpliqué... et peut-être, enfin, retrouver son identité.

## UN FANTÔME DE BONHEUR

Maman a dû voyager avec moi dans son ventre puisque je suis née en Belgique.

Elle est comme un morceau de lumière dans un décor triste.

Elle porte des vêtements clairs. Le logement sent le moisi. Elle dit :

— Mischke, tu ne dois pas approcher de ce balcon...

Elle parle mal le français, mais le russe et le yiddish. Papa l'appelle Gerushah. Maman répond Reuven, ou Robert.

Papa parle beaucoup mieux le français que maman, mais il commence toujours ses phrases en allemand ou en yiddish. Surtout lorsqu'il ne veut pas que j'écoute.

Il joue avec moi aux soldats et à la guerre :

— Mischke, tu as gagné ! Tu es vainqueur !

C'est quelque part dans un quartier de Bruxelles, un logement pauvre qui sent le moisi.

Avant ce balcon interdit dont je ne dois pas m'approcher, c'était pire encore. Une cave, avec une drôle de fenêtre au ras d'un trottoir. J'y vois passer

les pieds des gens. Et je compte inlassablement ces pieds qui passent. Rien d'autre à faire. Il y a une bassine en métal par terre pour se laver. Une boîte à pain en fer, et rien dedans. Un matelas par terre, vieux et pas propre. Je ne fais rien, ne joue avec rien. Je compte les pieds qui passent dans la rue. Je ne vois pas plus haut que les jambes.

Ma mémoire est un puzzle, je tente depuis des années de rassembler les odeurs, les couleurs qui nous environnaient, et mes sensations, dans l'espoir de faire apparaître un passé qui s'acharne à demeurer flou. La notion du temps m'échappe, et les morceaux de réalité dont peut se souvenir une enfant sont tellement minces. Des lambeaux de rêve, ou de cauchemar.

J'ai toujours été attirée par les couleurs. Une paire de chaussettes jaunes, mais elle ne rime avec rien, évidemment. Un gros petit bonhomme avec un chapeau boule, tout petit, une figure sévère, et un gros manteau. Il m'écarte, je le gêne, je dois être sur son passage. Il n'est pas sympathique.

Le goût du bleu de méthylène et la main fine de ma mère tenant un bâtonnet : « Fais Aaaa... » Je déteste, une petite brosse me gratte la gorge, c'est dégoûtant. Mais j'obéis, parce que c'est maman qui le fait.

Le film de ma vie avec mes parents est court, il se déroule avec des sauts d'images dans ce logement qui sent le moisi, où il fait sombre, et où ma seule lumière, c'est maman. Elle est fragile, angoissée, tellement apeurée. Je la vois rire aussi quand j'avale la grosse cuillerée d'huile de foie de morue. Elle rit parce que cette fois j'adore ça. Elle dit que cela donne des forces, et comme j'ai toujours faim, j'ouvre la bouche en grand et j'avale goulûment cette cuillerée plus grosse que mon gosier, et le rire de maman perle

gaiement au-dessus de ma tête. C'est peut-être pour cela que j'avale, pour qu'elle rie et qu'elle soit heureuse ? Mais non, j'aime ça. Je peux tout manger.

Il n'y a pas de chauffage. Nous n'allons pas dehors, je porte des vêtements qui grattent, donnés. Ce ne sont pas de vrais et bons vêtements pour moi. Je regarde parfois mon reflet dans une vitre, car il n'y a pas de miroir. L'image est floue, comme un fantôme. Je me sens petite, costaud, carrée, forte, un peu brutale dans mes mouvements. Je me vois faisant de grands gestes pour jouer, tapant du pied. Trop de bruit, en tout cas.

— Ne fais pas de bruit, Mischke ! Arrête !

Et il y a Jules. Il est là, au milieu de la pièce presque vide, quand nous arrivons dans cette odeur de moisi. Quelqu'un l'a abandonné ici. Il devait y avoir un autre enfant avant moi. C'est un cheval de bois que j'ai moi-même baptisé Jules. Je ne joue qu'avec lui, je l'aime à la folie. Je me déshabille pour habiller Jules, et maman gronde une recommandation que je comprends ainsi : « Si je dois me rhabiller je n'en aurai pas le temps. »

Il y a donc une notion de danger dans cet interdit d'ôter mes vêtements pour déguiser Jules, mais je ne l'assimile pas réellement. Et je continue de me déshabiller pour habiller Jules.

Papa a dû travailler, mais peu de temps. Il sort avec une serviette à la main, il est employé à la commune, peut-être, mais ça ne dure pas longtemps.

Maman, elle, ne sort jamais. C'est papa qui rapporte des choses à manger. Et surtout un autre homme, qui s'appelle Gilles. Il est gai, et synonyme de nourriture. Il plaisante beaucoup, discute avec papa, il est très maigre, avec un visage anguleux, une petite figure comme une gentille souris, avec des che-